

Lettre 203 - Platon et Aristote dans la coquille de saint Jacques ?

Une hypothèse de lecture du *Codex Calixtinus*

John Turpin est chercheur indépendant et passionné d'histoire médiévale. Depuis une quinzaine d'années, il mène des recherches personnelles consacrées à la littérature médiévale. Son intérêt pour l'histoire médiévale est né de la découverte des fresques médiévales de la Tour Ferrande, dans le Vaucluse. Non que saint Jacques figure sur cette série extraordinaire ! L'auteur est parti d'un saint Christophe entouré d'étoiles et des étoiles de la Voie lactée de saint Jacques puis de l'observation de leur date de fête commune, le 25 juillet. Le géant Isoré l'a ensuite mené à Charlemagne qui l'a ramené à saint Jacques et au pèlerinage.

Cette démarche l'a ensuite conduit à approfondir l'histoire du pèlerinage compostellan et, plus particulièrement, la symbolique de la coquille, envisagée ici dans une perspective philosophique inspirée des héritages antiques et médiévaux. Lecteur assidu des sources jacquaires et de la littérature médiévale, il s'intéresse également aux chansons de geste, notamment à la *Chanson de Roland* et à la *Chronique de Turpin*.

Un grand merci à Bernard Gicquel membre de l'IRJ depuis les temps héroïques !

Dans le *Codex Calixtinus*, la coquille de saint Jacques n'est pas seulement présentée comme un souvenir rapporté du pèlerinage. Elle reçoit une signification morale particulièrement élaborée. Dans le Livre I, au sein du texte traditionnellement appelé sermon du pape Calixte, on lit :

« Les deux carapaces du coquillage représentent les deux préceptes de l'amour (...). Les carapaces, qui sont disposées à la façon des doigts, désignent les Bonnes Œuvres dans lesquelles celui qui les porte doit persévérer. »

Cette comparaison entre les nervures de la coquille et les doigts de la main est étonnante. Elle dépasse la simple explication religieuse et semble renvoyer à une réflexion plus générale sur le corps humain, les Bonnes Œuvres et la vie morale. La plupart des études consacrées à la coquille jacquaire ont privilégié ses dimensions historiques, liturgiques ou symboliques.

Pourtant, la formulation du *Codex Calixtinus* invite peut-être à explorer une autre piste : celle d'un héritage philosophique antique transmis au Moyen Âge. D'un côté, la coquille évoque un thème de la tradition platonicienne¹ : dans plusieurs dialogues, Platon recourt à l'image d'êtres enfermés dans une enveloppe corporelle. Dans le *Philèbe* (21c), évoquant une existence réduite aux seuls plaisirs sensibles, Platon fait dire à Socrate :

« Tu vivrais non pas une vie d'homme, mais celle des animaux marins qui vivent avec des corps de coquille (*ostreinôn sômatôn*). »

Comme le souligne Jean Bouffartigue², il s'agit ici d'une comparaison plutôt que d'une métaphore : Platon assimile la condition de l'homme livré aux seuls plaisirs sensibles à celle des animaux marins vivant enfermés dans une coquille. Celle-ci devient ainsi le symbole d'un corps pesant, matériel et oppressant, qui enferme l'âme et limite son accès aux réalités intelligibles. Cette image trouve un écho dans d'autres passages du *Phèdre* et de la *République*, où le corps apparaît comme une enveloppe qui retient l'âme dans le monde sensible. Les auteurs néoplatoniciens, notamment Plotin puis Jamblique, prolongeront cette interprétation. Plotin rappelle ainsi que, même unie au corps, l'âme demeure tournée vers le monde intelligible (Ennéades, IV, 8), tandis que Jamblique fera du « corps coquillier » (*ostreôdes sôma*) la véritable prison de l'âme.

¹ - Platon, *Philèbe*, trad. Léon Robin, dans Œuvres complètes, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1950.

- Platon, *Phèdre*, trad. Léon Robin, dans Œuvres complètes, t. II, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1950.

² Bouffartigue Jean, « Le corps d'argile : quelques aspects de la représentation de l'homme dans l'Antiquité grecque », *Revue des sciences religieuses*, 70/2, 1996, p. 204-223.

Le *Codex Calixtinus* semble, à première vue, renverser cette symbolique. La coquille n'y est plus le signe d'un enfermement, mais celui d'une « protection » spirituelle. Cette inversion de perspective est d'autant plus remarquable que le *Codex* oppose lui aussi deux manières de vivre : il invite le pèlerin à renoncer aux vices pour accéder aux vertus, affirmant que « seuls ceux qui ont vaincu leurs vices en toutes choses et sont parvenus aux vertus » sont dignes de porter la palme du pèlerin³. Là où Platon voit dans la philosophie et l'exercice de la raison le chemin qui libère l'âme de son enfermement dans le corps, le *Codex Calixtinus* propose une lecture chrétienne de cette transformation : le pèlerin est appelé à quitter les vices pour les



vertus et à progresser vers le Salut par ses Bonnes Œuvres. La coquille reçoit ainsi une signification nouvelle : d'image de la condition humaine chez Platon, elle devient dans le *Codex Calixtinus* le signe visible d'une transformation morale. Par ses Bonnes Œuvres et sa pérégrination, le chrétien se dépouille progressivement de son ancienne existence pour renaître dans la foi et marcher vers le Salut.

Pélîké attique à figures rouges représentant Aphrodite associée à une coquille. Musée archéologique de Thessalonique (n° 685), vers 370-360 av. J.-C.

Photographie : Arnaud Zucker, « Album mythique des coquillages voyageurs. De l'écume au labyrinthe. Techniques & Culture, 64, 2015

D'un autre côté, la référence aux doigts semble évoquer un thème aristotélicien⁴. Dans *les Parties des animaux* (IV, 10, 687a), Aristote souligne le lien étroit entre la main et l'intelligence humaine :

« L'homme n'a pas des mains parce qu'il est intelligent ; il est le plus intelligent des êtres parce qu'il a des mains. »

Grâce à cet organe capable de remplir une multitude de fonctions, l'homme peut agir sur le monde, fabriquer des outils et transformer son environnement. La tradition médiévale retiendra cette idée, notamment à travers saint Thomas d'Aquin, qui reprend à son tour l'analyse aristotélicienne de la main comme organe privilégié de l'intelligence humaine. La rencontre de ces deux images dans un même passage du *Codex Calixtinus* mérite attention. La coquille y apparaît comme une enveloppe matérielle, tandis que ses nervures sont comparées aux doigts et associées aux Bonnes Œuvres. Le symbole réunit ainsi le corps et les Bonnes Œuvres, la condition terrestre de l'homme et sa capacité à progresser dans la voie qui mène au Salut. Comme le précise le texte attribué au pape Calixte,⁵

« les carapaces, qui sont disposées à la façon des doigts, désignent les Bonnes Œuvres dans lesquelles celui qui les porte doit persévérer [car] les Bonnes Œuvres sont joliment désignées par les doigts, parce que c'est par eux que nous opérons lorsque nous faisons quoi que ce soit ».

Il serait imprudent d'affirmer que les rédacteurs du *Codex Calixtinus* ont voulu citer directement Platon ou Aristote. Toutefois, le XII^e siècle est une période où les héritages antiques continuent de circuler à travers de multiples intermédiaires : Augustin, Boèce, les écoles monastiques et les premiers développements de la scolastique. Cette hypothèse devient d'autant plus intéressante que les textes bibliques offrent peu de parallèles directs. La Bible développe abondamment les thèmes de l'argile, de la poussière ou du corps façonné par Dieu, mais elle ne propose pas d'image comparable associant la coquille à une réflexion sur la condition humaine. En revanche, le Moyen Âge connaît d'autres traditions savantes. Les bestiaires et les encyclopédies médiévales décrivent les animaux marins et les coquillages en reprenant largement des traditions naturalistes héritées de l'Antiquité. Des œuvres comme le *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré (vers 1240) ou le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais (vers 1250)

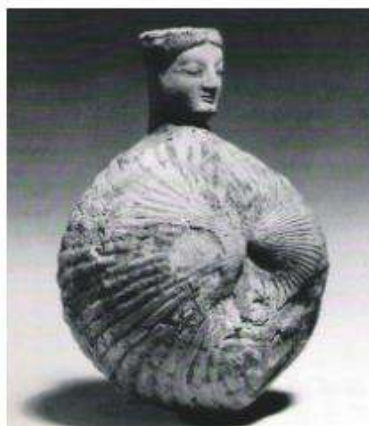
³ B. Gicquel, *La Légende de Compostelle*, p. 361.

⁴ Aristote, *Histoire des animaux*, trad. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

- Aristote, *Les Parties des animaux*, IV, 10, 687a. trad. Pierre Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

⁵ B. Gicquel, *La Légende de Compostelle*, p. 360-361.

consacrent plusieurs notices aux animaux testacés, c'est-à-dire les animaux à coquille, catégorie déjà présente dans *l'Histoire des animaux* d'Aristote.



Aryballe à figures rouges d'époque classique.
Cl. : Arnaud Zucker, « Album mythique des coquillages voyageurs. De l'écume au labyrinthe », *Techniques & Culture*, 64, 2015.



Testeum (animal testacé à coquille ou carapace), *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré, Valenciennes, B.M., ms. 320, f. 119v, vers 1290.

Dans ce contexte, la description de la coquille dans le Codex Calixtinus apparaît moins isolée qu'il n'y paraît. Elle semble participer à un horizon culturel où l'observation du monde naturel, les héritages philosophiques antiques et l'interprétation chrétienne se rencontrent. Ainsi, la célèbre coquille de saint Jacques ne serait pas seulement un signe de pèlerinage ou un rappel des Bonnes Œuvres. Elle pourrait également conserver la trace discrète d'images et de concepts élaborés dans l'Antiquité puis transmis au Moyen Âge. Sans prétendre démontrer une filiation directe, cette hypothèse invite à relire un symbole bien connu du monde compostellan à la lumière de traditions philosophiques rarement évoquées dans les études jacquaires.

Bibliographie

- Bouffartigue Jean, « Le corps d'argile : quelques aspects de la représentation de l'homme dans l'Antiquité grecque », *Revue des sciences religieuses*, 70/2, 1996, p. 204-223.
- Bréhier Émile, *La Philosophie du Moyen Âge*, Paris, Albin Michel, 1949.
- *Codex Calixtinus*, trad. Bernard Gicquel, *La Légende de Compostelle*. Le Livre de saint Jacques, Paris, Tallandier, 2003.
- Pignat Dominique, « Immortalité de l'âme ou résurrection de la chair », *Échos de Saint-Maurice*, 1989, t. 85, p. 141-149.
- Thomas de Cantimpré, *Liber de natura rerum*, Valenciennes, Bibliothèque municipale, ms. 320, vers 1290 (manuscrit illustré).
- Vincent de Beauvais, *Speculum naturale*, dans *Speculum maius*, vers 1250.
- Zucker Arnaud, « Album mythique des coquillages voyageurs. De l'écume au labyrinthe », *Techniques & Culture*, n° 64, 2015, p. 110-125.

John Turpin